



0 741100 859272

Hebdomadaire
T.M. : 744 846☎ : 01 55 30 55 30
L.M. : 2 738 000

MERCREDI 16 MARS 2011

Télérama

‘Nous ne sommes plus les fils de Borges’

Affranchis de leurs aînés, les écrivains de Buenos Aires sont toujours inspirés par leur ville, ses fantômes, ses glorieuses librairies, ses déshérités, sa périphérie gigantesque.

Avec son petit fronton et ses piliers en marbre, la libreria El Túnel prend des airs Art déco. A l'intérieur, vaste capharnaüm, Paul Bourget et Mallarmé voisinent avec Roland Barthes ou Jacques Derrida. Signe que Buenos Aires est depuis longtemps l'axe d'un voyage initiatique vers Paris et la littérature française, à l'instar de ces immeubles « néo » de la ville, construits à la fin du XIX^e siècle par des architectes français (1). Mais la vie est ailleurs. L'avenida de Mayo, en ce matin de février – l'équivalent de notre mois d'août –, transpire et s'agite, les kiosquiers mettent en place les journaux et les calendriers à l'effigie de Juan Perón, l'idole incontournable et controversée, désormais noyée parmi les magazines de mode et les revues pornos. Et au bout de l'avenue, la plaza de Mayo et ses banderoles « Memoria », « Justicia » dressées contre l'oubli de la dictature de 1976-1983. Buenos Aires est une ville palpitante, métropole de près de seize millions d'habitants dont on peine à délimiter les frontières. Vu du ciel, c'est un damier, blocs de maisons géométriques. A ras du sol, la moindre rue courbée apparaît comme une distraction architecturale. « *Parcourir Buenos Aires n'est pas marcher, c'est jouer aux dames avec ses pieds* », écrivait déjà Albert Londres quand il s'y rendit, en 1927.

La littérature argentine, lorsqu'elle évoque Buenos Aires, se refuse à servir de guide. Elle décrit certes, mais invente et transfigure, tendre et cruelle, ballottée par ses traditions, l'histoire et ses blessures politiques.

Borges confessait n'avoir parcouru que trois ou quatre quartiers de sa ville. Errance suffisante, pourtant, pour avoir fait empreinte. Dans la petite bibliothèque municipale d'Almagro, où l'écrivain fut employé neuf ans, avant d'être expédié comme inspecteur de la volaille et des lapins sur les marchés publics, les tables en bois retiennent le temps et sans doute aussi quelques-uns des signes secrets qu'il y griffonnait.

DE GAUCHE A DROITE : LA CITY, L'OBÉLISQUE ET LA LIBRAIRIE "EL ATENEO".

Non loin, le minuscule Café Margot, orné d'affiches, garde les portraits de tous les « barriologues », chantres du barrio Boedo. Mais Buenos Aires, c'est aussi la majestueuse librairie El Ateneo – une des quatre cents que compte la ville –, installée, avenida Santa Fe, dans un ancien théâtre de 1919, dont les allées et les coursives circulaires, sur 2 000 mètres carrés, défient le regard. On peut tomber dessus presque par hasard, quand on





se perd dans cette ville dont les écrivains, qui la reconnaissent comme un personnage littéraire à part entière, disent aussi la mémoire, les plaintes et les violences.

La romancière Elsa Osorio (née en 1952) entretient avec elle « un rapport amour-haine ». La ville lui a inspiré *Tango*, roman sur cette danse traditionnelle qui marie le social, l'aventure et l'histoire, mais surtout *Luz ou le temps sauvage*, ou encore certaines nouvelles de *Sept Nuits d'insomnie*, sur le thème, encore vif dans l'actualité argentine, des enfants volés pendant la dictature. Elsa Osorio vivait alors en Espagne : « J'avais besoin de cet éloignement pour que la fiction s'empare mieux de la réalité. La littérature a cette qualité incroyable de rendre vrais des personnages imaginaires, dans lesquels beaucoup se sont reconnus. » Comme ils se reconnaîtront aussi dans *Purgatoire*, roman de Tomás Eloy Martínez qui met en scène une femme à la recherche désespérée de son mari, disparu pendant la dictature. C'est encore le Buenos Aires de ces années sanglantes dont María Teresa

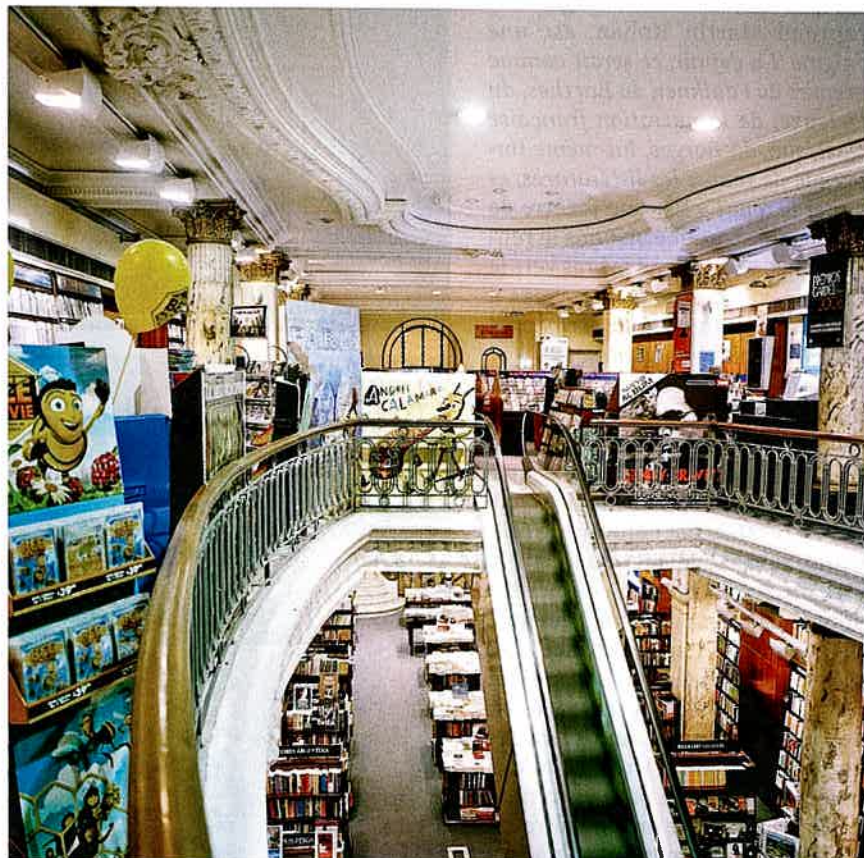
se fait la complice – elle, petite pionne au prestigieux Colegio Nacional de Buenos Aires et personnage de *Sciences morales*, le roman de Martín Kohan. « J'avais 9 ans en 1976, au début du coup d'Etat, explique-t-il. Mon souvenir – le regard, les sensations – est celui d'un enfant qui vivait dans une normalité baignée d'une indicible atmosphère de peur et d'intimidation. Il ne me reste que des détails, mais essentiels : sans eux, on ne comprend rien à la totalité. » Son livre scrute le quotidien, même le plus anodin, là où se tissent les plus grandes cruautés. « Les dictateurs comme Videla n'ont pour moi aucun intérêt littéraire. Je m'intéresse plutôt à ces maillons humains qui n'ont pas forcément de conscience politique mais qui façonnent un système. » Littérature politique ? Martín Kohan, professeur de théorie littéraire à l'université, réfute l'usage du terme : « L'opposition entre littérature politique, réaliste ou fantastique n'est pas pertinente parce qu'elle est trop rigide. Nous ne sommes plus les fils directs de Borges ou de Cortázar. Un auteur comme Manuel Puig (1932-1990) pou-

vait encore sentir peser leur influence sur lui, mais les jeunes auteurs d'aujourd'hui se sont affranchis de cet héritage. La littérature argentine n'est ni exotique, ni exemplaire d'un réalisme magique, comme on l'a trop souvent dit. César Aira, fils spirituel de Raymond Roussel, a ouvert de nouvelles possibilités narratives. »

La crise qui secoua l'Argentine de la fin des années 1990 au début des années 2000, César Aira, justement, l'évoque à sa façon dans *Les Nuits de Flores*. Aldo et Rosita Peyro, couple de la classe moyenne malmené par la dépression et dont la retraite est trop maigre, ne sont pas bousculés comme l'étaient les personnages du *Journal de la guerre au cochon*, la fable d'Adolfo Bioy Casares où les « vieux » étaient pourchassés par les « jeunes ». Aldo et Rosita sillonnent les rues de la ville pour livrer des pizzas, se mêlent aux livreurs de cuisine chinoise ou d'empanadas, plus jeunes, qui vibrent avec leur scooter sur les trottoirs ou dans les sens interdits. Le « delivery » désigne cette activité de livraison à domicile qui fonctionne à Buenos Aires de

A lire

- Elsa Osorio**
Tango, éd. Points, 542 p., 8 € ; *Luz ou le temps sauvage*, éd. Points, 472 p., 8 €.
- Martín Kohan**
Sciences morales, éd. du Seuil, 198 p., 19,50 €.
- César Aira**
Les Nuits de Flores, éd. Christian Bourgois (2005), 148 p., 15 €.
- Roberto Arlt**
Eaux-fortes de Buenos Aires, éd. Asphalte, 258 p., 18 € ; *Les Sept Fous*, éd. Belfond, 370 p., 20,50 € ; *Les Lance-flammes*, éd. Belfond, 384 p., 20,50 €.
- Pablo de Santis**
Le Calligraphe de Voltaire, éd. Métailié (2004), 178 p., 16 €.
- Leonardo Oyola**
Golgotha, éd. Asphalte, 144 p., 14 €.



SALON DU LIVRE LES ÉCRIVAINS DE BUENOS AIRES

jour comme de nuit. Son roman social, César Aira le teinte de fantastique, les personnages ne sont jamais ce qu'ils disent être, cachant un passé ou une identité.

Ainsi est la littérature argentine : à peine croit-on tenir un genre littéraire qu'il en surgit un autre, mêlé à un troisième aux multiples références... Prenons, par exemple, un romancier comme Pablo de Santis (né en 1963). C'est dans la France du XVIII^e siècle qu'il se transporte pour écrire *Le Calligraphe de Voltaire*, ou dans le Paris de l'Exposition universelle de 1889, où il situe *Le Cercle des douze*. Les bruits y sont des métaphores du silence et les zones d'ombre abritent des sectes menaçantes. Un univers fantastique, plus précisément « d'imagination », rectifie ce lecteur de Pascal Quignard, Michel Tournier ou Emmanuel Carrère. Son dernier livre, *Los Anticuarios (Les Antiquaires)*, pas encore traduit, met en scène le Buenos Aires des années 1950, où sévissent des vampires. « *La littérature argentine, reprend Martín Kohan, est une énigme. La définir, ce serait comme prendre du Faulkner, du Barthes, du Deleuze, de la narration française classique, du Borges, lui-même imprégné de toutes les littératures, et agiter le tout !* » Par une fenêtre de l'immeuble baroque où nous le rencontrons, Kohan tend le bras vers le lointain : « *Les nouvelles voies à explorer, elles sont à la périphérie, dans les banlieues gigantesques.* »

La périphérie justement, qui désigne pudiquement d'autres poumons de Buenos Aires, pauvres, violents, que Borges avait abordés dans *L'Homme au coin du mur rose*. Leonardo Oyola (né en 1973) en fait l'univers de *Golgotha*, roman brûlant situé dans la « villa » Scasso, banlieue déshéritée dont il est originaire et à laquelle il revendique son appartenance. Les flics sont du quartier, mais n'hésitent pas à y mettre le feu pour venger un des leurs, au risque de déclencher une guerre urbaine. On le lit avec la rage au cœur ou la peur au ventre, mais il faut encore en connaître les codes. Olivier Hamilton, son traduc-

teur français, a dû se documenter pour décrypter au mieux les composantes de cet univers : le *lunfardo*, l'argot argentin actualisé et transformé en verlan, le vocabulaire des *hinchas*, les supporters de football, et toutes les croyances qui s'y mêlent. « *La religion tient une grande place, explique le traducteur, mais c'est surtout celle des voyous qui est intéressante, avec ses martyrs, ses symboles, ses applications très "païennes", comme les tatouages en guise de protection contre les balles. C'est donc un univers, une mentalité et un ensemble de codes méconnus qu'il a fallu restituer pour ne pas tomber dans le misérabilisme ou les clichés "gangsta".* » Un roman visuel, rythmé par le rock et les feuilletons télé, mais Oyola a d'autres références : Guillermo Orsi, Ernesto Mallo (auteur de *L'Aiguille*

A voir

« *Tandem Paris-Buenos Aires* », manifestations littéraires et artistiques organisées par l'Institut français, à Buenos Aires au printemps, à Paris en automne (www.institutfrancais.com).

A écouter

Débat « *Ecrire Buenos Aires* », avec Alicia de Ortega, Elsa Osorio, Juan José Sebreli, Salon du livre, stand Buenos Aires, le 19 mars, 14h-15h, animé par Gilles Heuré, de *Télérama*.

LE QUARTIER DE LA BOCA.



dans une botte de foin, polar dans lequel un policier enquête pendant la dictature), Roberto Arlt ou Enrique Medina. Pour le reste : « *J'ai beaucoup lu, mais j'adore les westerns, les westerns spaghetti, et quand je m'assois pour écrire, je me gave de musique.* » Des sons et des images qui auraient certainement heurté Jorge Luis Borges – lequel supportait à peine le jazz ou « *la sonnerie du cinématographe* »... La rue Maipú, où il conversait avec Sabato (2), est pourtant bruyante. Comme le sont Corrientes et les autres interminables artères de la ville.

Le silence, c'est dans les petites rues qu'il faut aller le chercher, même si la « sieste éternelle » traditionnelle des trois mois d'été n'est plus vraiment respectée : les femmes aux jambes nues marchent rapidement et les voitures dévalent les avenues avec une conception très virtuelle de la priorité à droite. Un jongleur profite des feux rouges pour faire sauter sa balle sur l'avenue du 9-Juillet. On pourrait jurer que les immigrés équatoriens qui vendent des bijoux et des sacs en laine dans une petite rue transversale ont été vus, jadis, par Roberto Arlt dans les *Eaux-fortes de Buenos Aires*, recueil de ses chroniques publiées dans *El Mundo* entre 1928 et 1933. A Buenos Aires, il n'y a plus de fiacres ni de militaires au pouvoir, mais encore des bordels aux loupottes tremblantes, des maisons aux murs en torchis où s'adosent des Portègnes curieux, savourant la fraîcheur du soir, des boutiques aux cloisons écaillées mitoyennes de magasins luxueux. Ville trépidante et indécise, que sillonne un homme, dans une Ford Falcon maquillée en tank et recouverte de livres, un véhicule qu'il qualifie d'« *arme d'instruction massive* ». Loin du tumulte des sentiments humains, un chat blanc médite sous un eucalyptus : sûrement le chat Beppo de Borges ■ GILLES HEURÉ

PHOTOS JUAN MANUEL CASTRO PRIETRO/AGENCE VU

(1) Désignée Capitale mondiale du livre 2011 par l'Unesco, Buenos Aires est à l'honneur au Salon du livre de Paris, à travers la présence d'une vingtaine d'auteurs argentins, parmi lesquels Laura Alcoba, Martín Kohan, Elsa Osorio, Alan Pauls, Pablo de Santis...

(2) Lire les formidables *Conversations à Buenos Aires*, éd. 10-18.